

JEAN-PIERRE BRUNIN

## Adoption et sélection

Voilà deux signifiants qui ne laissent pas indifférent. Qui peut dire ce qu'il faut pour être père, pour être mère ? A quelle jouissance secrète satisfait le « sélectionneur » si ce n'est celle du fantasme ?

Choisir l'adoption, c'est être capable de répondre de son choix. En effet, c'est opter pour un mode de filiation particulier - bien qu'il soit très ancien. Comme tout ce qui est différent, étranger, cela peut, chez certains, susciter la curiosité et avec elle les fantasmes, parfois les passions : « Les enfants adoptés ont tous des problèmes !... Beaucoup d'entre eux sont psychotiques. Dès l'adolescence ils voudront retrouver leurs vrais parents. C'est acheter des enfants à des gens dans la misère : c'est du colonialisme ». Il y a les opposants, il y a les partisans : « Adopter un enfant, c'est lui offrir une famille, c'est faire un malheureux de moins ». Adopter un enfant, c'est donc s'exposer en permanence à cette curiosité, ces questions, ces fantasmes : c'est donner à voir un mode de jouir différent de la parenté. La parenté étant le fondement de la culture, nous sommes tous concernés.

Cet autre mode de filiation renvoie à la question des origines avec laquelle l'enfant harcèle ses parents de tous ses « pourquoi ? ». Le roman familial est bien le rêve secret de l'enfant d'avoir des parents plus dignes, un père vraiment à la hauteur. Freud le souligne, l'enfant « s'écarte du père tel qu'il le connaît maintenant pour se retourner vers celui auquel il a cru, dans les premières années de son enfance, et ce fantasme n'est à proprement parler que l'expression du regret de voir disparu ce temps heureux »<sup>(1)</sup>. L'enfant adopté peut ainsi déchaîner les polémiques. A la fois victime et privilégié, né le plus souvent dans un pays pauvre, abandonné, il représente les exclus du progrès sur qui s'apitoient les bonnes âmes.

Choisir l'adoption, c'est se montrer capable d'un peu de recul devant les préjugés, pouvoir y répondre sans se sentir constamment agressé : bref, savoir vivre, savoir y faire avec ce signifiant, l'appriivoiser en quelque sorte afin que pour l'enfant qui va en hériter, ce ne soit pas une trop lourde charge, un point de fixation obligé. Dès que l'enfant fera un pas de travers, son statut d'adopté risquerait sinon trop facilement de venir en place de cause. L'annonce à l'entourage de la décision d'adopter, le moment de l'oedipe de l'adopté, la crise d'adolescence, le choix du partenaire sexuel, la rencontre de la belle famille seront autant d'occasion de confrontation entre l'enfant du rêve et celui qui est là, bien réel.

Si je ne retiens que le savoir-faire des candidats avec ce signifiant « adoption », c'est parce qu'il m'apparaît impossible, surtout en référence à la psychanalyse, de sélectionner des pères et des mères. C'est l'affaire de chaque sujet particulier de dire après-coup s'il a eu une mère, un père et lesquels. C'est aussi parce que les sujets sont précisément imprévisibles. Pour la psychanalyse, la question du bien ne se pose pas, à chacun de trouver sa formule. Du bonheur encore moins. De toutes façons, le destin du sujet, quel qu'il soit, s'ordonnera dans ce choix : psychose, névrose ou perversion suivant que la « fonction du père » aura ou non opéré. Ce choix étant pour une part déterminé par les signifiants familiaux, d'autre part par la décision insondable de ce sujet dont la psychanalyse fait l'hypothèse pour échapper au pur déterminisme socio-biologique.

Bien sûr, puisque nous sommes tous les adoptés d'un désir qui nous a fait vivre et reconnaître fils de l'homme, parler de l'adoption, de ses fantasmes, c'est dire son histoire à un tiers qui entend, oblige à se souvenir là où il y avait des blancs, des mensonges que l'enfant à venir risque fort d'interroger, de présentifier à nouveau. Mais là encore, pas d'illusion pour le « sélectionneur » : en une heure d'entretien obligé, que puis-je savoir ?...

L'expérience montre qu'il n'y a pas une « pathologie » significative de l'adopté. Son éducation ne réclame donc pas une compétence spéciale. Certes, l'abandon est un réel comme tel traumatisant surtout s'il est tardif. Il peut rendre le sujet plus vulnérable à toute perte ou absence soudaine. De même, la stérilité des parents est un réel, une blessure que les questions de l'enfant et de l'entourage risquent de raviver. Comment les candidats peuvent en parler, y répondre ? Faudrait-il donc qu'ils soient plus à l'aise que les autres avec ces signifiants : sexualité, fécondité ?... Lors de l'oedipe, ou à sa reprise à l'adolescence, comment répondre à l'enfant qui interroge sur le sexe, le mariage, ses origines ? Ce ne sont pas les explications biologiques, ni les éléments de son dossier qui peuvent répondre à ce qu'il vise, à savoir : le désir qui l'a fait naître de ses géniteurs, le désir

de ses parents adoptifs qui en a fait leur fils. Comment donc lui parler de ces couples ? Comment les nommer ?

Puisque généralement on ne sait rien ou presque, le plus sage n'est-il pas de laisser l'enfant fabriquer ses réponses ? Ce sera en effet la particularité de son roman familial : avoir eu « deux papas, deux mamans ». Abandonné d'un côté, désiré presque trop de l'autre, c'est à lui de s'en arranger. Inutile de se fourvoyer dans une recherche réelle pour découvrir le visage de ses géniteurs : ni des monstres, ni des dieux, des hommes sûrement. Aujourd'hui, il est ici, sa vie présente, c'est là. Son avenir, il en décidera. Les candidats sont-ils en effet capables de considérer cet enfant aussi jeune soit-il, comme un petit sujet qui a, en tout, son mot à dire ? Ou ne peuvent-ils l'appréhender que comme l'objet qui leur manque pour parer à leur ennui en jouant pour de vrai au papa et à la maman comme quand ils étaient petits ? Dans la mesure où ils ne se prennent pas pour la « super famille idéale à rendre heureux les déshérités du tiers monde », qu'ils n'ont plus un impérieux besoin de croire au Père Noël, cela se transmettra à l'enfant qui construira son histoire avec les quelques traces dont il dispose.

NOTES

\* J.P. Brunin est psychiatre consultant auprès des associations : « Amis des enfants du Monde » et « Mon enfant ».

(<sup>1</sup>) S. Freud, « Le roman familial des névrosés », *Névrose, psychose, perversion*, P.U.F., Paris, 1973, p. 160.